

Biodiversités et agriculteurs des Alpes du Nord

I. Mauz¹, J. Rémy²

Quelle conception les agriculteurs des Alpes du Nord ont-ils de la biodiversité ? Une approche par enquête montre que la biodiversité, végétale comme animale, est perçue de façon contrastée...

RÉSUMÉ

Les agriculteurs apprécient certaines espèces qu'ils ne cultivent ni n'élevent. Ils constatent qu'elles se portent bien, ou mal, en même temps que l'agriculture, et ils avertissent qu'un déclin de leur propre activité leur sera funeste. Mais il est d'autres espèces, comme les ligneux de la friche et plusieurs animaux sauvages, qui semblent entretenir avec l'agriculture une activité antagoniste et que les agriculteurs rejettent violemment. Contrairement à la friche, les animaux sauvages ont des partisans au sein de la communauté villageoise. Ils ne font donc pas que compliquer la tâche des agriculteurs : ils mettent en évidence leur relative perte d'influence. On comprend, dans ces conditions, que les agriculteurs répugnent à parler de biodiversité en général : elle rassemble des êtres que leur expérience, à la fois sociale et technique, les amène à opposer.

MOTS CLÉS

Alpes, biodiversité, gestion du territoire, pratiques des agriculteurs, sociologie.

KEY-WORDS

Agricultural practices, Alps, biodiversity, land management, sociology.

AUTEURS

1 : Cemagref Grenoble - UR DTM, 2, rue de la Papeterie, BP 76, F-38402 Saint-Martin-d'Hères cedex ; isabelle.mauz@grenoble.cemagref.fr

2 : Inra - Mona-ITEM, 65, bd de Brandebourg, F-94205 Ivry-sur-Seine cedex ; remy@ivry.inra.fr

Depuis plusieurs années, nous menons des recherches qui toutes ont globalement trait aux rapports des hommes à la nature dans les Alpes du Nord¹. Aussi étions-nous apparemment bien placés pour réfléchir à la question que nous ont adressée les organisateurs du colloque sur la biodiversité des prairies : **Les agriculteurs perçoivent-ils la biodiversité comme un atout ou comme une contrainte ? En sont-ils, en d'autres termes, les alliés ou les adversaires ?** Il nous faut d'emblée signaler que nous n'avons pas mené d'enquête spécifique sur la biodiversité. Nous avons même, à vrai dire, rapidement évité d'introduire un terme dont nous avons pu constater qu'il n'est pas employé par la majorité de nos interlocuteurs, et n'est repris, le cas échéant, qu'avec ire ou ironie. Mais il est vrai que nous avons recueilli maints propos d'agriculteurs au sujet de l'évolution des paysages, de la faune et de la flore en général, ou d'espèces particulières : il devait être possible, à partir de ce matériau, de préciser la conception agricole de la biodiversité. En confrontant les extraits d'entretien dont nous disposons, en nous remémorant certaines observations de terrain, nous nous sommes cependant bien vite rendu compte que nous aurions du mal à formuler une réponse simple. Car tout, semble-t-il, dépend de quoi l'on parle.

1. Une biodiversité ambivalente

Une petite histoire de sabots et d'ongulés nous servira d'illustration. Nous sommes le 17 juin 2002 ; nous avons été conviés à participer à l'inalpage des vaches laitières, dans une commune de Moyenne Tarentaise. Nous quittons à pied le village ; nous nous élevons rapidement à travers les prés, atteignons une petite forêt que nous traversons. Soudain, nos guides s'immobilisent, cherchent un instant et attirent notre attention sur des sabots de Vénus (*Cypripedium calceolus*) que, sans eux, nous n'aurions sûrement pas repérés. La halte est manifestement coutumière, et nous avons l'impression qu'il serait mal vu que nous demeurions indifférents². A ce moment précis, on dirait nos hôtes très bien disposés envers la biodiversité, prêts sans doute à modifier des pratiques pour épargner ou favoriser la fleur admirée. Poursuivant notre chemin, nous atteignons le bas de l'alpage, premier palier où vaches et bergers resteront quelques jours, avant de reprendre leur ascension. Après le repas sur l'herbe (pris en commun

1 : Ces recherches ont porté sur les rapports des habitants de la Vanoise et du Vercors aux animaux sauvages, sur l'histoire du Parc national de la Vanoise et sur l'évolution des représentations du métier d'agriculteur en Moyenne Tarentaise (MAUZ, 2002 ; RÉMY, 1996).

2 : Lors d'une visite ultérieure, un des éleveurs nous montre des photographies prises l'année précédente, qui ont été agrandies et seront offertes à Noël. Les vaches tarines, munies de leurs cloches suspendues à d'imposants colliers, avec la chaîne du Mont-Blanc en toile de fond, sont bien représentées. Mais la discrète orchidée est là, elle aussi. Précisons que l'intérêt de nos hôtes ne va pas seulement à une espèce renommée et "remarquable" comme le sabot de Vénus. De nombreuses espèces sont connues, sous leur dénomination vernaculaire et savante, d'au moins l'un d'eux (une femme ayant suivi la formation d'accompagnateur en moyenne montagne).

par l'ensemble des éleveurs, auxquels se sont joints quelques habitants du village), on nous propose de pousser plus loin et de découvrir l'ensemble de l'alpage. L'herbe est encore assez rase et laisse par endroits voir le sol ; on nous fait remarquer les trous que les sangliers y ont creusés. Les mêmes, qui vantaient tout à l'heure la grâce du sabot de Vénus, accablent à présent les ongulés sauvages et ceux qu'ils soupçonnent de les introduire ou de les agrainer. Qui n'aurait jamais entendu les agriculteurs de la région parler des sangliers serait surpris de leur virulence. Cette fois, la biodiversité paraît être le cadet de leurs soucis.

L'attitude ambivalente que nous avons observée ce jour-là n'est pas exceptionnelle : elle est la règle. **La biodiversité apparaît tantôt comme consubstantielle à l'agriculture de montagne, tantôt comme difficilement compatible avec elle.** Nous essaierons de montrer que si les agriculteurs de montagne semblent tellement partagés, c'est qu'il n'y a pas, pour eux, une biodiversité, mais des biodiversités, d'où le pluriel qui figure dans le titre de notre intervention. **A côté d'une biodiversité qu'ils apprécient et dont ils revendiquent la "fabrication", il en est une autre qu'ils honnissent et dont ils souhaitent la disparition.**

2. Une face aimable...

Les agriculteurs des Alpes du Nord ont parfaitement conscience d'habiter une région très prisée. Depuis la seconde moitié du vingtième siècle, la région connaît un tourisme de masse. Ses paysages plaisent, à ses habitants comme à ses visiteurs, et sont loués pour leur beauté. Leur variété entre pour beaucoup dans ce jugement : selon l'exposition et l'altitude, on passe d'un étage habité, avec des villages et des prés, à la forêt, aux alpages ou aux espaces minéraux et glaciaires. On a là une "mosaïque" paysagère que goûte le vacancier et dont l'écologiste du paysage vante les qualités. Les milieux naturels sont tout autant appréciés, pour leur richesse et leur originalité - ils abritent des espèces qu'on ne retrouve que sous des latitudes beaucoup plus septentrionales -. On en donne pour preuve les nombreux espaces protégés que comptent les Alpes du Nord : deux parcs nationaux (la Vanoise et les Ecrins), trois parcs naturels régionaux (Vercors, Chartreuse, Bauges) et de nombreuses réserves naturelles (neuf pour la seule Haute-Savoie). Les Alpes du Nord sont ainsi distinguées à la fois pour la valeur attribuée à leurs paysages et à leurs milieux naturels. Or, font remarquer les agriculteurs, ces paysages et cette nature ont été façonnés par l'homme ; ils sont le produit d'une présence et d'un travail pluriséculaires. Les montagnards eux-mêmes sont à l'origine de la diversité des paysages et des milieux naturels : ils ont créé la plupart des alpages par le défrichement, déboisé les versants pour construire des villages et, sans eux, la forêt couvrirait tout jusqu'à la pelouse alpine climacique. **Si diversité paysagère et spécifique il y a, elle est donc, affirment-ils, essentiellement d'origine agricole.** Suit généralement un discours sur la singularité de l'agriculture de montagne, ses mérites - elle s'exerce dans des conditions particulièrement rudes, en raison de la raideur des pentes et de la rigueur du cli-

mat - et ses qualités environnementales³ : peu consommatrice d'intrants, extensive, elle ne saurait être comparée à l'agriculture de plaine, volontiers qualifiée, souvent sans grandes nuances, d'intensive et de polluante. Là, pas de ray-grass uniforme mais des prairies multicolores et bourdonnantes d'insectes. **On se plaît en outre à rappeler que l'agriculture montagnarde génère des produits de qualité**, notamment des fromages qui bénéficient d'appellations d'origine contrôlée comme le beaufort dans les hautes vallées savoyardes ou le reblochon en Haute-Savoie. Bref, l'agriculture dans les Alpes du Nord est synonyme de diversité, de qualité et d'originalité de l'environnement.

Les agriculteurs soulignent que la contribution environnementale de leur activité est au demeurant reconnue par les services administratifs : depuis maintenant plusieurs années, des mesures agro-environnementales apportent en effet un soutien financier à certaines pratiques (fauche, passage de troupeaux) dans certains milieux (pelouses calcaires notamment). Ils ne manquent pas de fournir des exemples d'éleveurs, que l'on avait d'abord incités à désertier des secteurs jugés par les naturalistes d'un grand intérêt, et que l'on a finalement priés de revenir, parce que l'on constatait que le milieu, loin de s'enrichir, s'appauvissait et se dégradait en l'absence des troupeaux. Selon des recherches en agro-écologie, un débroussaillage et un pâturage ont en effet permis de restaurer la biodiversité des communautés végétales dans les pelouses calcaires des Préalpes françaises (BARBARO *et al.*, 2001).

Bref, les agriculteurs de montagne disent avoir longtemps fait de l'écologie sans le savoir, à la manière de M. Jourdain avec la prose. Ils revendiquent la fabrication d'**une diversité paysagère, d'une diversité des variétés des plantes cultivées et des animaux élevés, mais aussi d'une diversité des espèces sauvages**. A l'occasion des manifestations organisées à Lyon et à Grenoble en 1998 contre la présence des loups, un dépliant portant la mention "le mouton, atout nature" était distribué et plusieurs banderoles affichaient le slogan : "*nous sommes les premiers écologues*".

Agriculteurs et organisations professionnelles se sont ainsi saisis de la biodiversité pour la présenter comme le résultat de leur travail. Ils en tirent plusieurs conséquences. Premièrement, ils estiment ne pas avoir de leçons à recevoir des écologistes, tard-venus qui prétendent leur dicter ce qu'ils ont à faire. L'intérêt des naturalistes pour leur région montre précisément qu'ils ont très bien su s'y prendre avant et sans eux, d'où cette affirmation, maintes fois entendue : "*on ne les a pas attendus pour bien gérer nos milieux*". Deuxièmement, une certaine biodiversité bénéficie de l'agriculture ou, du moins, s'accommode bien de sa présence : si la seconde est menacée, la première le sera aussi. C'est le cas de la diversité des paysages, la plus facilement

³ : L'élevage, tel qu'il se pratique aujourd'hui dans plusieurs secteurs des Alpes du Nord, n'a certainement pas que des avantages pour l'environnement. Il pose des problèmes délicats, qui sont connus, mais souvent passés sous silence. Nous pensons notamment à l'épandage des déjections animales : les pentes abruptes et les hivers longs diminuent les surfaces épandables et les agriculteurs en sont parfois réduits à se débarrasser de leurs listiers ou fumiers dans les ravins, voire directement dans les torrents. Envers de la carte postale.

perceptible, parce que visible au premier coup d'œil. On agite beaucoup, en montagne, le spectre de la forêt envahissante, et son cortège de fléaux : les incendies de villages cernés par la végétation, les avalanches sur les pentes qui, sans être déjà boisées, ne sont plus exploitées. C'est aussi le cas de tous les êtres vivants qui, sans lui nuire, bénéficient de l'agriculture ou du moins n'en pâtissent pas. Un éleveur se réjouissait qu'un lièvre gîtât près de chez lui, "*pas parce que je voudrais l'attraper, non. Mais je suis content parce qu'il y a une bête sauvage, là. C'est une bestiole qui est libre, qui est..., quoi, je sais pas, moi. C'est difficile à expliquer*". **Une partie de la biodiversité est en phase avec l'agriculture de montagne** : elles sont florissantes ensemble et dépérissent en même temps. On parle volontiers d'oiseaux ou de lièvres, jadis fréquents et rares aujourd'hui, dont les agriculteurs attribuent la raréfaction à la disparition des champs de céréales.

3. ... et l'autre détestable

A côté des espèces qui cohabitent heureusement avec l'agriculture (une certaine forme d'agriculture), il en est d'autres qui semblent avoir avec elle une relation antagoniste : elles disparaissent quand la pression agricole s'intensifie et apparaissent quand celle-ci s'atténue. Leur présence devient le symbole de la déprise agricole. On a, cette fois, affaire à une biodiversité non souhaitée, que l'on combat.

■ Haro sur un ennemi commun : la friche

C'est le cas de nombreux végétaux ligneux : les prairies les moins facilement mécanisables, ou les plus éloignées des sièges des exploitations, cèdent la place aux "épines" (ronces, épines-vinettes, églantiers, aubépines, prunelliers, genévriers, etc.⁴) puis à des arbres pionniers (frênes, merisiers, érables champêtres, alisiers blancs, sorbiers des oiseleurs, etc.⁵). **Ce processus est très mal perçu par les gens du lieu et les termes employés à son propos sont toujours péjoratifs** : le paysage se "ferme" ; les buissons "envahissent" ; les versants "font sale", "négligé", etc. Il n'y a à peu près personne, sur place, pour faire, avec G. CLÉMENT et D. YVERGNIAUX QUEAU, "l'éloge de la friche" (1994).

La friche, localement, n'a que des opposants (des voix éparses s'élèvent toutefois, notamment chez les chasseurs, pour suggérer qu'elle ne présente pas que des défauts - certains animaux aiment s'y réfugier -). Aussi la "reconquête" de terrains embroussaillés ou reboisés, par des agriculteurs réunis au sein d'une association foncière pastorale (AFP), par des entreprises mandatées ou par l'Office National des Forêts (ONF), est-elle unanimement saluée, quelles que soient les méthodes employées, y compris le recours à de puissants herbicides : "*c'est vrai que y'a pas beaucoup d'endroits où ils [les agriculteurs] peuvent faucher, presque tout à la main, nous ce qui nous intéresse c'est*

4 : *Rubus fruticosus*, *Berberis vulgaris*, *Rosa canina*, *Crataegus oxyacantha*, *Prunus spinosa*, *Juniperus communis*.

5 : *Fraxinus excelsior*, *Prunus avium*, *Acer campestre*, *Sorbus aria*, *Sorbus aucuparia*.

qu'ils nettoient ; là, y a toujours des repousses, il faut arroser pendant deux, trois ans. [...] Faudrait voir avec l'agent de l'ONF, il suit un petit peu l'évolution de tous ces produits, il fait des stages, ils mettent ce qu'il faut. Quand ils coulent des souches, ils ont un tas de produits ; de ce côté-là, à mon avis, j pense que avec l'ONF, ils vont pas mettre n'importe quoi, ils ont des combinaisons spéciales, ils ont des masques, ils ont tout pour travailler"⁶. Le recours à de telles pratiques est étonnamment bien accepté. Si l'on relève ce qui paraît tout de même mériter discussion - au nom de l'environnement, souches et repousses sont "arrosées" de désherbants -, la réponse ne tarde pas : les quantités employées sont minimales et "de toutes façons, il faut savoir ce que l'on veut"⁷. En ce qui concerne le premier point, nous ne disposons pas des éléments qui permettraient de décider ce qu'il en est. Reste que **la lutte contre l'enfrichement est admise sans être véritablement débattue**. Pour une fois, l'ensemble des habitants se retrouve pour dénigrer et combattre un ennemi commun. Le consensus déborde la sphère locale.

Des chercheurs, dans plusieurs instituts (Cemagref, INRA) cherchent à identifier les pratiques agricoles permettant de contenir ou de réduire la friche (Le mouton est-il "inférieur" ou "supérieur" à la vache ? Quel est le chargement minimal à l'hectare ? Le pâturage suffit-il ou la fauche reste-t-elle indispensable ? etc.). Si la bataille contre la friche obtient un accord franc et massif, il en va tout autrement avec les "nouveaux animaux sauvages".

■ Des animaux qui sèment la zizanie

Plusieurs espèces animales sauvages qui avaient été éradiquées de la région sont depuis quelques années officiellement présentes dans les Alpes du Nord, tandis que des espèces qui avaient péniblement survécu connaissent une augmentation sensible de leurs effectifs et de leur aire d'extension. L'arrivée ou la prospérité nouvelles de ces espèces pose souvent aux agriculteurs un certain nombre de problèmes. Ne pouvant ici, par manque de temps, entrer dans le détail, nous nous contenterons d'esquisser une typologie de ces problèmes (sans que l'ordre d'exposition des critères retenus ne reflète forcément leur importance).

Les problèmes que rencontrent les agriculteurs diffèrent par leur nature. On peut distinguer la concurrence alimentaire avec les troupeaux domestiques (ongulés sauvages : chamois, bouquetins, mouflons), la transmission de pathologies entre espèces sauvages et domestiques fréquentant, simultanément ou successivement, les mêmes espaces (ongulés sauvages), l'envenimation d'hommes ou d'ani-

6 : Entretien avec le président de l'AFP (Association Foncière Pastorale), créée dans une commune de Moyenne Tarentaise pour débroussailler les environs d'un hameau, abandonné par ses habitants après la guerre, dont plusieurs maisons ont été rénovées, pour servir de résidences d'abord secondaires puis, pour quelques-unes, principales. Le débroussaillage initial a été confié à l'ONF et l'entretien aux éleveurs de la commune voisine, tout heureux de trouver de nouveaux terrains pour leurs génisses (le seul éleveur de la commune n'a plus que quelques vaches).

7 : Propos d'un conseiller agricole, lors d'une réunion entre chercheurs et praticiens.

maux domestiques (vipères), les dégâts aux prairies (marmottes⁸, sangliers), la prédation d'espèces domestiques (certains oiseaux comme les buses sur les poules, ou les grands corbeaux pouvant attaquer des agneaux lors de la mise bas ; renards sur les poules et jeunes agneaux ; lynx sur ovins ; loups sur ovins).

Ils diffèrent par leur gravité. **La prédation sur les ongulés domestiques** paraît bien sûr particulièrement dommageable. Mais il y a prédation et prédation : les agriculteurs distinguent nettement, par exemple, les façons de tuer des loups et des lynx : alors que les premiers chassent en meute, et sont accusés de tuer violemment, mal-proprement, et "gratuitement", les seconds, prédateurs solitaires, sont à la fois plus discrets et plus mesurés⁹.

Si la prédation est sans doute le pire des dégâts, **les dommages aux prairies et aux champs cultivés sont également considérés par les agriculteurs comme difficilement tolérables lorsqu'ils sont importants ou répétés**. C'est le cas avec les sangliers, que plusieurs exploitants ont présentés comme un authentique fléau, susceptible de conduire, à terme, à la disparition de l'agriculture : "*ici, les jeunes pourront plus faire du foin, alors ça va être vite vu, il faudra bien qu'ils aillent le faire ailleurs, le foin [Q : "pourquoi ils pourront plus faire du foin ?] ça sera tout massacré par les cochons ! Mangé par les sangliers, et puis les chevreuils, les..., les cerfs et compagnie alors*"¹⁰ ; "*ça en est passé une troupe la nuit, ils ont gratté, ils ont chié dans le foin, vous passez dedans avec la faucheuse ou la rotative, les merdes de sanglier on les traîne sur la rotative cinq mètres plus loin, on a infesté tout un secteur de foin, vous mettez ça dans la grange, les vaches l'hiver elles y regardent même pas, alors si c'est pour remplir la grange et puis le ressortir c'est pas la peine, alors je jette direct, et puis terminé. En plus ça fait plein de terre, problèmes de butyriques, de la poussière [...] Et tout ça c'est pas motivant pour notre boulot ; faut être clair, moi aujourd'hui y a des secteurs aujourd'hui, des jolis secteurs qui seraient défrichables, des terrains largement mécanisables [...]. Non, j'abandonne, je dis : c'est pas la peine de m'emmerder la vie, de passer des jours à défricher pour y donner à bouffer aux sangliers après, c'est pas la peine, ça pousse ce que ça veut et puis terminé*"¹¹. Dans l'ordre croissant de gravité des dégâts, cela pourrait donner, avec des permutations selon les lieux : marmottes, chamois, bouquetins, renards, lynx, sangliers, loups.

Les problèmes diffèrent aussi par leur **fréquence**. Celle-ci **varie avec la densité de population de l'espèce considérée, mais aussi avec son comportement** : certains animaux sont plus audacieux que d'autres. Les agriculteurs reprochent aux bouquetins d'avoir perdu toute crainte de l'homme depuis qu'ils ne sont plus chassés et d'être désormais extrêmement malaisés à déloger lorsque, au printemps, ils descendent dans les vallées y brouter l'herbe tôt verdie. Il en est de

8 : En creusant leurs terriers, les marmottes exhument des pierres qui peuvent endommager les lames des motofaucheuses.

9 : De même, les éleveurs pyrénéens opposent les façons de tuer des ours et des loups (BOBBÉ, 2002 : pp 115-118).

10 et 11 : Extraits de deux entretiens avec deux éleveurs de Moyenne Tarentaise.

même des mouflons dans le Vercors, qui font plus que "déprimer" l'herbe avant la venue des troupeaux¹². Au sein d'une espèce donnée de prédateurs, des populations ou des individus peuvent par ailleurs prendre goût à des proies particulières : il semblerait que les meutes de loups développent des stratégies adaptées à leur proie de prédilection et que certaines soient, plus que d'autres, spécialisées dans l'attaque des troupeaux ovins (POULLE et LONCHAMPT, 1997).

Ils diffèrent encore par la possibilité que l'on a, ou non, de les prévenir efficacement et, lorsqu'ils sont advenus, d'y remédier. Le statut de l'animal intervient fortement dans la prévention des dégâts. Ainsi, les éleveurs sont plus sévères envers le bouquetin, protégé, qu'envers le chamois, qui est chassé¹³ : qu'on ne puisse pas intervenir, quoi que l'animal fasse, leur semble inadmissible. Malgré tout, il ne suffit pas qu'une espèce soit chassée pour tout régler, comme le suggère l'exemple du sanglier.

Enfin, **l'ancienneté de la présence de l'espèce dans la région a son importance**. Une espèce nouvelle est en effet facilement associée au délitement d'un ordre ancestral. D'autre part, avec des espèces qu'ils n'ont cessé de côtoyer, les agriculteurs ont pu conserver et faire évoluer des savoirs et des savoir-faire qui se sont perdus avec un animal dont ils n'ont aucune expérience directe et qu'ils ne connaissent que par les récits des plus anciens. Ce qui explique que, dans les régions où les loups n'ont pas été éradiqués, les éleveurs s'accommodent peut-être moins mal de leur présence que dans celles où, depuis près d'un siècle, les éleveurs n'avaient affaire qu'aux chiens errants (dont on sait qu'ils peuvent être de redoutables prédateurs).

La plupart des espèces obtiennent une place variable selon les critères. Considérons les vipères : un troupeau de moutons ne peut certes être protégé contre leurs morsures, qui peuvent être graves, mais l'incident est rare, et ne touche qu'un seul individu. Chamois et marmottes sont nombreux mais les problèmes qu'ils occasionnent sont mineurs (des cas de brucellose chez le chamois, recensés il y a quelques années dans le Beaufortin, en pleine zone de production du fameux fromage, avaient cependant fort inquiété les éleveurs). En revanche, le loup, quel que soit le critère considéré, semble détenir la palme : grand prédateur protégé, arrivé depuis peu après une longue absence, ses attaques laissent des traces souvent spectaculaires, peuvent concerner plusieurs animaux et se répéter au cours d'une même saison d'alpage. En outre, la protection des troupeaux contre les loups, même si elle a nettement progressé depuis leur arrivée dans les Alpes françaises¹⁴, continue d'être incomplète et de nécessiter le recours à

12 : Avec pour facteur aggravant pour ces derniers de n'être plus considérés comme souhaitables par les naturalistes eux-mêmes qui dénoncent aujourd'hui l'introduction de cette espèce étrangère à la région et souhaitent leur éradication...au nom de la biodiversité. Seuls, les chasseurs et les loups leur trouvent des vertus.

13 : Ce n'est pas la seule raison : le bouquetin est un animal grégaire et il arrive que des agriculteurs, arrivant à leur pré de fauche ou à leur champ de luzerne, découvrent une harde de plusieurs dizaines d'individus. Par ailleurs, le bouquetin, étant beaucoup plus lourd que le chamois, consomme des quantités nettement plus importantes.

14 : Les premiers loups ont été officiellement repérés dans le Mercantour en novembre 1992.

diverses techniques : introduction de chiens de protection, parcage nocturne des troupeaux à proximité d'une cabane pastorale, présence continue ou régulière d'un berger. Les sangliers, quoique chassés, réalisent eux aussi un bien mauvais score.

Par-delà leurs différences, **toutes ces espèces ont en commun d'être imprévisibles, incontrôlables**. Le risque ne peut jamais être totalement écarté que le goupil ou la buse aient réussi à ravir une poule, le loup un ou plusieurs agneau(x), ou que le sanglier ait retourné un champ de pommes de terre ou "labouré" un alpage. L'animal sauvage peut disparaître longtemps entre deux incursions mais il est toujours susceptible de passer ; il circule. Il a cette capacité à surprendre, à profiter habilement des intermittences du travail agricole et des interstices de l'espace domestique. En cela, il diffère fortement des végétaux ligneux qui forment la friche. On voit s'installer les jeunes plants. On les voit croître, drageonner et s'étendre. On les a en permanence sous la main et l'on peut croire que l'on pourrait à tout moment les extirper, même si jamais on ne s'y attelle. L'animal sauvage, lui, est foncièrement insaisissable. Par essence, il échappe.

Autre grande différence avec les végétaux de la friche : **les animaux ont des partisans**, et des partisans d'autant plus fervents qu'ils posent aux agriculteurs des problèmes plus sérieux. La venue de loups en France a suscité l'émergence et l'organisation de puissants mouvements lycophiles, dont les adhérents sont majoritairement urbains ou d'origine urbaine. Les éleveurs y voient la confirmation de l'existence d'un profond fossé, et d'une différence culturelle, entre gens des villes et gens du lieu. Les loups peuvent encore leur donner le sentiment, rassurant, d'appartenir à une communauté, certes minoritaire à l'échelle nationale, mais localement vigoureuse et relativement¹⁵ soudée. Mais les sangliers viennent dissiper cette illusion. Ils sont en effet résolument défendus par les chasseurs, qui affectionnent ce nouveau grand gibier, excitant à poursuivre, et abattent nettement moins d'animaux que ne le réclament les agriculteurs : *"je vais à l'assemblée générale de la société, toutes les années, et quand le président propose de fermer la chasse aux sangliers le jour de la fermeture générale alors qu'y a un arrêté préfectoral qui autorise la chasse jusqu'à la fin février, tous les chasseurs lèvent le doigt, pour fermer la chasse à la fermeture générale, au mois de janvier, donc ils nous privent d'un mois et demi de chasse sur la neige, période à laquelle ça s'en tue, c'est une période où on pourrait facilement diminuer les populations¹⁶".* D'où, dans pratiquement chaque commune, des conflits d'une grande violence¹⁷, le plus

15 : Relativement seulement car, dans plusieurs cas, les chasseurs ont refusé de manifester contre les loups au côté des éleveurs, d'une part parce qu'ils sont souvent assez perplexes à l'égard des grands prédateurs, d'autre part parce que *"ils ne souhaitaient pas faire corps avec les éleveurs"* (extrait d'un entretien avec un chasseur maurienais).

16 : Extrait d'entretien avec un agriculteur et chasseur, double appartenance devenue rare aujourd'hui (il est le seul agriculteur à chasser dans son canton). Son discours est celui des agriculteurs à propos des sangliers, des chasseurs à propos des chamois.

17 : On nous a rapporté plusieurs cas, dans des secteurs où les baux verbaux sont très répandus, de chasseurs ayant demandé à des agriculteurs de ne plus exploiter leurs terrains, à la suite de querelles à propos des dégâts de sangliers.

souvent verbale mais qui menace constamment de dégénérer en violence physique. Or, les chasseurs, dont il faut préciser qu'ils sont, dans leur immense majorité, d'origine agricole, sont aujourd'hui nettement majoritaires (le rapport est au moins de un à dix et peut aller de un à cinquante, sans parler des communes où il ne reste plus aucun agriculteur). Ces derniers se retrouvent seuls, dans leur commune, à peser contre les sangliers et cet isolement leur donne une conscience aiguë d'être devenus, en l'espace d'une génération, des originaux que l'on n'écoute plus et dont on ne respecte plus le travail : *"Y a une incompréhension, et puis les chasseurs, ils ont pas réalisé que les sangliers entraînaient quand même des dégâts. En fait, oui, moi je dis toujours, aussi, il faut quand même pas qu'on oublie que, pour eux, c'est un loisir, quand même, par rapport à d'autres, pour qui c'est un outil de travail. Y a toujours du mal à s'entendre là-dessus. Et puis, ils sont nombreux. Les chasseurs, dans les communes, ils sont cinquante, soixante. Ça veut dire qu'ils ont quand même un poids, mais bon, pas pour les mêmes objectifs. C'est ça qui est des fois difficile à admettre"*¹⁸. En plus des difficultés concrètes qu'ils occasionnent, certains nouveaux animaux sauvages des Alpes du Nord mettent ainsi en évidence la forte diminution et la relative perte d'influence de la population agricole, à l'échelle non seulement de la société française mais aussi de la communauté villageoise. Aussi n'est-il pas surprenant que les agriculteurs regardent d'un mauvais œil cette fraction de la biodiversité qui, non contente de compliquer leur tâche, les marginalise dans leur propre commune.

En conclusion

L'ambivalence des discours et des pratiques que l'on peut observer lorsqu'on s'intéresse à la conception agricole de la biodiversité dans les Alpes du Nord tient au fait que la biodiversité ne constitue pas, pour les agriculteurs et les membres de l'encadrement agricole, un tout indissociable. À côté d'une diversité paysagère et spécifique qu'ils apprécient et estiment favoriser, il en est une autre qu'ils associent au déclin et à la destruction. Tout, dans la biodiversité, ne leur paraît pas bon à prendre. Cela pourrait expliquer leur réticence à reprendre le terme, que nous signalions au début de cette intervention. Dans l'expérience des agriculteurs, toutes les espèces ne se valent pas : certaines leur facilitent l'exercice de leur métier et leurs rapports aux non agriculteurs, tandis que d'autres leur compliquent singulièrement l'existence, en exigeant d'eux un surcroît de travail, en leur infligeant des dégâts parfois difficilement réparables, et en envenimant leurs rapports à leurs voisins. Dans ces conditions, on peut bien parler de telle plante, de tel animal, de la vue que l'on a depuis tel endroit, et de leurs évolutions respectives, mais comment parler de la biodiversité en général ?

Les **deux biodiversités que distinguent les agriculteurs** - que l'on pourrait qualifier, pour aller vite, de "bonne" et de "mauvaise" - ne recouvrent pas parfaitement les catégories d'"utile" et de "nuisible". Le sabot de Vénus et le lièvre ne sont pas "utiles" à l'agriculteur et n'en

¹⁸ : Extrait d'un entretien avec un conseiller agricole de la Savoie, aujourd'hui retraité.

sont pas moins appréciés. Certaines espèces associées à la déprise agricole ne sont pas réputées "nuisibles" ; des éleveurs peuvent savoir que les gypaètes barbus ne présentent *a priori* aucun danger pour les troupeaux et ne pas être ravis de les voir : les gypaètes font partie du cortège d'espèces exterminées au XIX^e siècle et réintroduites à partir de la fin du XX^e, dont les agriculteurs craignent que le retour ne marque leur départ (cf. DEVERRE, 1999).

Notons, pour finir, que **ces deux catégories de biodiversité ne sont pas étanches l'une à l'autre** : si des espèces semblent ancrées dans l'une ou dans l'autre, d'autres peuvent basculer de l'une à l'autre selon l'évolution des pratiques agricoles, ou des effectifs de l'espèce. Il en va ainsi du frêne, espèce appréciée tant que les agriculteurs coupaient leurs branches, pour en nourrir l'hiver les moutons et les chèvres - on "*faisait la feuille*" -, et auquel ils reprochent aujourd'hui de s'étendre au-dessus des prés, empêchant le foin de pousser et de sécher, et d'envahir jusqu'aux jardins et aux murets qui jouxtent les habitations.

Travail présenté aux Journées de l'A.F.P.F.
 "La biodiversité des prairies. Un patrimoine - un rôle fonctionnel",
 les 23-24 mars 2004

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BARBARO L., DUTOIT T., COZIC P. (2001) : "Six ans de restauration expérimentale de la biodiversité par débroussaillage et pâturage dans les pelouses calcaires des Préalpes françaises", *Biodiversity and Conservation*, 10, 119-135.
- BOBBÉ S. (2002) : *L'ours et le loup. Essai d'anthropologie symbolique*, Paris, MSH, INRA.
- CLÉMENT G., YVERGNIAUX QUEAU D. (1994) : *Eloge de la friche*, Filigranes.
- DEVERRE C. (1999) : "Le loup (le retour) et l'agneau (le départ ?)", *Courrier de l'environnement de l'INRA*, 36, 67-68.
- MAUZ I. (2002) : *Gens, cornes et crocs. Relations hommes-animaux et conceptions du monde, en Vanoise, au moment de l'arrivée des loups*, Paris, thèse ENGREF, 511 p.
- POULLE M.-L., LONCHAMPT F. (1997) : "Régime alimentaire des loups dans le Mercantour", *Faune de Provence (C.E.E.P.)*, 18, 33-40.
- REMY J. (1996) : "La parcelle et la lisière. Eleveurs et animaux dans le parc du Vercors", *Etudes rurales*, 141-142, 85-108.

SUMMARY

Biodiversities in the eyes of the farmers in the northern Alps

What do the farmers in the northern Alps think of biodiversities ? According to inquiries, the answers are not straightforward. Farmers do like certain species (plants, and also animals) they neither grow nor rear. They do realize that they thrive or decline together with agriculture, and they warn that an abatement of their activity would be ominous to themselves. At the same time, species such as woody plants on fallow lands and a number of wild animals are felt to run antagonistic activities, and they reject them sharply. Unlike scrub, wild animals do have supporters among village dwellers. They do thus not only complicate the task of the farmers, they also throw evidence on their relative loss of influence. This explains why, under these conditions, farmers are loath to discuss biodiversity in general : the word brings together beings some of which by their experience, both social and technical, they tend to oppose.